

Histoire d'une Mère

Une femme était assise au chevet de son petit garçon, et elle avait le cœur serré, car elle craignait qu'il ne mourût. Il était tout pâle et ses petits yeux s'étaient fermés. Il respirait encore, mais son souffle n'était plus qu'un râle, semblable à un sanglot, et la mère considérait avec angoisse la pauvre petite créature.

On frappe à la porte qui s'ouvre; un vieillard à l'air misérable entre dans la chambre, s'enveloppant d'une grande couverture de cheval. Elle était bien chaude et il en avait besoin, car l'hiver était froid; au dehors, tout était couvert de glace et de neige, et le vent soufflait si fort, comme s'il voulait couper la figure.

Quand la mère vit que le vieillard grelottait de froid et que son enfant s'était endormi, elle se leva et mit un broc plein de bière dans le feu pour le réchauffer. Le vieillard s'assit et le berça, et la mère prit place à côté de lui sur une chaise, regardant son enfant qui râlait en tenant ses petites mains.

—Crois-tu que je le garderai? demanda-t-elle. Dieu ne voudra pas me l'enlever...

Le vieillard — c'était la Mort en personne — fit un signe de tête si étrange qu'il pouvait vouloir dire à la fois oui et non. Et la mère baisait les yeux à terre, tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues; elle avait la tête si lourde; depuis trois jours et trois nuits, elle n'avait pas eu de sommeil; quelquefois elle s'endormait un instant, puis se réveillait aussitôt en sursaut, effrayée et tremblant d'effroi.

—Juste ciel! s'écria-t-elle en se retournant. Le vieillard avait disparu et l'enfant aussi.

Dans un coin de la chambre grinçait et ronflait la vieille horloge adossée au mur, le grand valet de plomb tomba à terre, boum, et l'horloge s'arrêta.

La mère se précipita au dehors, appelant son enfant. Dans la neige était assise une femme en longs vêtements noirs, qui lui dit:

—La Mort est entrée chez toi, je l'ai vue emporter ton enfant, allant plus vite que le vent. Ce qu'elle a enlevé, elle ne le rapporte jamais.

—Dis-moi quel chemin il a pris, demanda la mère en suppliant; rien que la direction, et je le trouverai.

—Fort bien, dit la femme noire, mais il faut d'abord que tu me chantes toutes les chansons que tu chantaies à ton enfant; je les aime, ces airs, je les ai entendus bien des fois; je suis la Nuit; j'ai vu tes pleurs, pendant que tu chantaies.

—Je te les chanterai toutes, toutes, répondit la mère, mais laisse-moi partir, que je puisse rejoindre le vieillard et retrouver mon enfant!

Mais la Nuit demeura muette et impassible; alors, la mère joignit les mains en suppliant, chanta et pleura, et ses chansons étaient nombreuses, mais ses larmes encore plus. A la fin, la Nuit dit:

—Vois-tu, là-bas, cette forêt de sombres sapins? prends à droite, j'y ai vu entrer la Mort avec ton enfant.

Au milieu de la forêt, il y avait une bifurcation, et elle ne savait quel chemin suivre. Il y avait là un buisson d'épines sans fleurs ni feuilles; c'était au cœur de l'hiver, et des glaçons pendaient aux branches.

—N'as-tu pas vu passer la Mort avec mon enfant?

—Oui, répondit le buisson d'épines; mais je ne te dirai pas quel chemin elle a pris avant que tu m'aies réchauffé sur ton cœur; je suis gelé et raide comme la glace.

Elle serra le buisson d'épines sur sa poitrine, si fortement qu'il se réchauffa. Les épines lui entraient dans la chair et son sang coulait à grosses gouttes; mais le buisson d'épines se revêtit de nouvelles feuilles vertes et fleurissait



GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Un des censeurs japonais contrôlant l'authenticité des lettres de créance d'un correspondant militaire, arrêté durant son voyage en Corée par des éclaireurs japonais.

dans la nuit d'hiver glacée, tant est chaud le cœur d'une mère affligée! Alors, le buisson d'épines lui montra le chemin qu'elle avait à suivre.

Elle atteignit un grand lac tout désert, sans vaisseaux, sans même une seule barque. Il était couvert de glace, mais celle-ci n'était pas assez forte pour pouvoir la porter et l'eau n'était pas assez guéable pour la passer à pied. Elle se jeta à terre pour boire toute l'eau du lac, quoique cela fût impossible à une créature humaine; mais la pauvre mère, désolée dans son désespoir, croyait qu'il se ferait un miracle.

—Cela dépasse tes forces, dit le lac; faisons plutôt un arrangement ensemble. Je collectionne des perles, c'est ma marotte; tes yeux sont les plus limpides que j'aie vus, pleure-les dans mon sein, et je te porterai à la grande serre chaude où demeure la Mort et où elle conserve ses fleurs et ses arbustes, qui sont des êtres humains.

—Que ne donnerais-je point pour rejoindre mon enfant! s'écria la mère éplorée. Et elle pleura encore plus, et ses yeux tombèrent au fond du lac et devinrent deux perles précieuses.

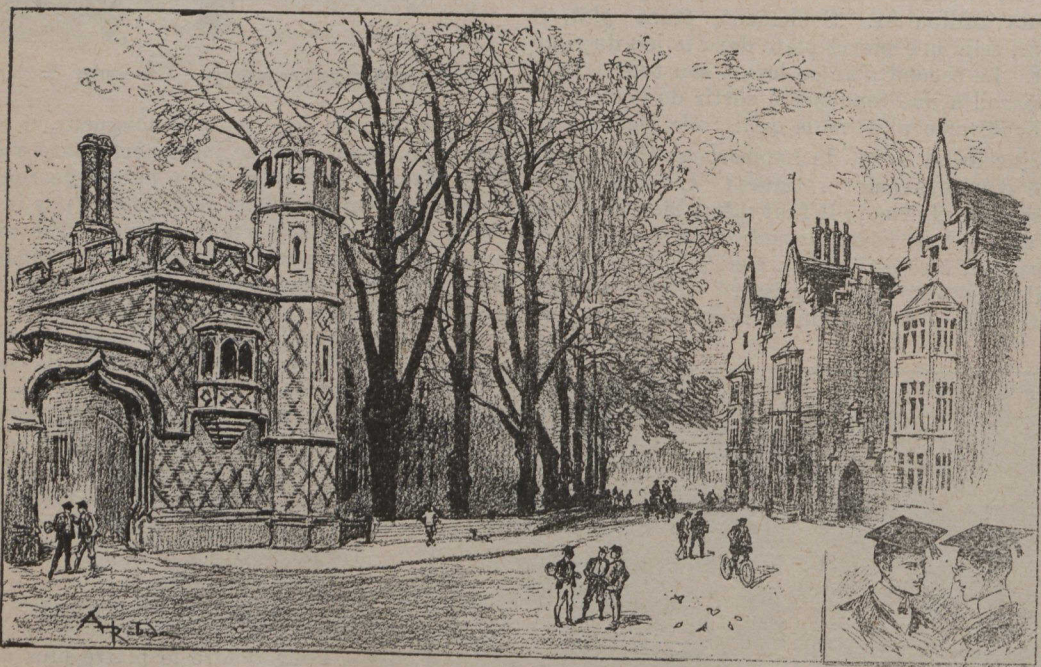
Le lac souleva la mère comme si elle eût été assise dans une barque, et d'un seul élan elle se trouva transportée sur l'autre bord, où s'élevait une merveilleuse habitation de plusieurs lieues d'étendue. On n'eût pu dire exactement si c'était une montagne couronnée de forêts, ou une construction en bois, mais la pauvre mère ne put le voir, car elle avait perdu ses yeux en pleurant.

—Où trouverai-je la Mort, qui s'est enfuie avec mon enfant? demanda-t-elle.

—Elle n'est pas encore rentrée, dit la vieille femme du fossoyeur, qui avait la surveillance de la grande serre de la Mort. Mais qui t'a montré le chemin jusqu'ici et t'a aidée à y venir?

—Dieu! répondit-elle; il est miséricordieux et clément; sois-le comme lui et dis-moi où je pourrai trouver mon enfant!

—Hé! je ne le connais point, repartit la femme, et de plus, tu es aveugle; nous avons eu beaucoup de fleurs et de plantes flétries, cette nuit; la Mort arrivera bientôt pour les trans-



LE COLLÈGE D'ETON, PRÈS WINDSOR

Sur de vastes pelouses ombragées de grands arbres aux somptueuses verdure, le collège d'Eton encadre ses bâtiments de briques à très peu de distance de la Tamise, sur la rive gauche, tandis qu'en face, sur la rive droite, l'énorme forteresse féodale de Windsor garnit la croupe d'une colline de ses innombrables tours et tourelles. Eton est un collège particulièrement aristocratique, fondé par Henry VI en 1441; les vieux et sombres bâtiments crénelés servent seulement pour les cours; les élèves, qui entremêlent agréablement aux études le canotage, le tennis et tous les sports, sont pour la plupart logés en ville, chez leurs professeurs, dans les belles maisons à pignons qui font face à l'entrée du Quadrangle, la grande cour, d'une noble architecture.